

Prix : 5 fr. le N^o

Le Réveil Breton

Revue d'action Régionaliste

Bulletin Officiel de la Fédération Régionaliste
de Bretagne

(UNVANIEZ ARVOR)

SOMMAIRE. — 1^{re} partie : L'ACTION DE LA FÉDÉRATION RÉGIONALE DE BRETAGNE. — La Semaine bretonne de Nantes — 4^e et 5^e journées — LES BRETONS AUX SALONS DE PEINTURE DE PARIS, par *J.-M. Barbey* — DU SENTIMENT ARTISTIQUE EN BRETAGNE, par *Mathilde Delaporte* — TERRE D'ARZANO, poésie, par *Pierre Massé* — PENSÉES, par *E. Blivet* — LA FRAICHEUR, poésie, par *Mathilde Delaporte* — Opinions : RÉGIONALISME NANTAIS ET BRETON.

2^e partie : LA BRETAGNE VIVANTE — LA BRETAGNE LITTÉRAIRE : Frédéric Le Guyader — Bibliographie — LA BRETAGNE LINGUISTIQUE : YVES PICARD, par *F. Vallée* — Bibliographie — LA BRETAGNE AGRICOLE : Les agriculteurs étrangers dans les exploitations bretonnes — Les Déportations bretonnes dans le Sud-Ouest — LA BRETAGNE ÉCONOMIQUE : Les Ports bretons — LA BRETAGNE HISTORIQUE — LA BRETAGNE ÉMIGRÉE — CHRONIQUE DES PAYS CELTIQUES : James Stephens, romancier irlandais — Situation économique de l'Irlande - etc. Semaine bretonne de 1925.

ADMINISTRATEUR

A. MELLAC

10, rue du Gaz, LORIENT (Morbihan)

DIRECTEUR

Jean CHOLEAU

46, rue Poterie, VITRÉ (Ille-et-Vilaine)

PUBLICITÉ GRATUITE

Nous rappelons aux Membres de la « Fédération régionaliste de Bretagne », qu'ils ont droit à quatre lignes d'annonce gratuite dans chacun des numéros du « Réveil Breton. »

Ceux qui voudraient bénéficier de cette publicité sont priés d'adresser leur texte au plus tôt aux bureaux du « Réveil », à Vitré.

D'après nos prévisions, une centaine de nos adhérents, commerçants ou industriels, ont intérêt à se servir de nos insertions gratuites. Certains même pourraient allonger leur annonce et nous prendre un quart de page, une demie page ou une page entière qui leur seraient tarifées au plus juste prix.

La publicité du « Réveil » est excellente, parce qu'elle touche une clientèle nombreuse, répandue dans les cinq départements bretons et dans tous les centres de France et des Colonies.

A côté des commerçants et industriels adhérents, combien d'autres pourraient aider notre « Revue », tout en y trouvant leur profit, en adressant, par notre intermédiaire, leurs offres et demandes de renseignements, de livres, d'occasions, etc...

Nos adhérents doivent aussi agir auprès de leurs fournisseurs et solliciter d'eux des annonces payantes, à l'année, pour le « Réveil ».

MEUBLES CELTIQUES - JACQUES PHILIPPE

RENNES, 22, Rue Hoche - Sculpteur-Décorateur

DENTELLES à la MAIN - OUVRAGES de DAMES

Modèles déposés -- Bonneterie

Mlle Marie - Antoinette RAULT

“ AU GUI ”

18, Place Bisson, LORIENT

Médaille d'Or à l'Exposition de Fougères 1921



L'ACTION DE LA FÉDÉRATION RÉGIONALISTE DE BRETAGNE

SEMAINE BRETONNE DE NANTES

4^e JOURNÉE (suite). — Mardi 23 Septembre.

LES BRETONS AUX SALONS DE PEINTURE DE PARIS

par J.-M. BARBEY

Le nombre de nos compatriotes qui peignent ou sculptent et exposent dans les divers Salons de Paris augmente chaque année, et leurs œuvres y sont généralement remarquées, aussi bien par le talent qu'ils y déploient que par l'âpre et originale beauté des sujets qu'ils rencontrent à chaque pas sur la terre bretonne. Nous avons pensé à faire une sorte de catalogue des principaux envois bretons de cette année dans les grands Salons en commençant par le Salon d'Automne, dont nous n'avions pu parler au dernier Congrès.

Salon d'Automne

AVENARD expose des faïences et majoliques remarquables ; BRIANDEAU des paysages extrêmement lumineux de Pornic ; Honoré BROUTELLE des gravures admirables ; M^{me} CARADER des fleurs et des fruits ; DE CHAMAILLARD expose une cascade de Saint-Herbot et une vieille route de Douarnenez qu'on ne se lasse pas de regarder ; GUY DEZAUNAY et Emile DEZAUNAY, de beaux paysages ; DUBREUIL,

M^{me} GOBILLARD, André JOLLY, Emmanuel de LA VILLÉON, des parcs poétiques et fleuris ; Alcide Le BEAU, des études très intéressantes faites en Provence ; Le FAGUAYS, LEDERLE, Le SIDANER. Les faïences de Mme CLAUDE-LÉVY sont fort amusantes ; MAHÉ-JARDIES a des natures mortes très heureuses ; les eaux fortes si habiles de MORIN-JEAN ; O'CALLAHAN des fleurs, et O'CONOR des natures mortes ; OTTMANN des peintures irisées ; les meubles de PROU et les tissus de QUEINNEC sont forts jolis ; QUILLIVIC deux œuvres de toute beauté ; SABOURAUD deux bonnes sculptures ; Miss SWANZY, LAFONTAINE et TOM POL, une fenêtre de salon ; PORTEU une fort belle peinture.

Salon des Artistes Indépendants

AUBIN y envoie une nature morte ; AUFFRAY, une carrière des environs de Paris ; Jeanne-Marie BARBEY, la fête patronale de Gourin et le Grand Tumulus ; le marché de Concarneau par de BELAY est d'une notation très heureuse ; Pierre BERTRAND, un joli plein air ; BOUCHAUD, BRIANDEAU, de beaux paysages. Nous voyons aussi : Marcel CHABAS, CHAUVELON, les fleurs de Cuguen ; Yvonne DETRAUX a de lumineux paysages ; Suzanne GUÉGEN, une très belle exposition ; Miss GUINNESS, d'intéressants paysages irlandais ; JEANNEAU, une poétique matinée d'hiver à Quimperlé ; Le TENDRE, MORIN-JEAN, OTTMANN, PASCAL, M^{me} PRINGAULT, Edith SILZ, y ont de fort bonnes peintures ; d'intéressantes maquettes de travestis, par SÉGUIN, et un beau paysage de Mary SWANZY.

Au Salon des Artistes Français

Le portrait de Monseigneur Dubois, archevêque de Paris, par Joseph AUBERT ; BAILLERGEAU, une marine argentée à Camaret ; BOIRY a fait d'intéressantes études au Maroc ; BOUCHAUD, en Algérie ; CABIE, CORABEUF, GUY DEZAUNAY, DUVANEL, des toiles très remarquées ; Paul CHABAS, toujours habile ; DESIRÉ-LUCAS est allé cette fois en Italie ; FOUGERAT expose de beaux portraits et GODERY une charmante petite chevière ; les Irlandais William GORE et Jean ITEN, des paysages ; CHAUVELON, le port de Camaret ; Fernand JEANNEAU, un pont à Quimperlé ; Léon JOUBERT, des paysages de Rome ; remarqué également les envois de KERVAREC, LAUTROU, LEGOUZ, KYLE ; une fort belle chose du Sénéchal de KERDREAURET : la baie de Douarnenez ; Edgard MAXENCE et Jean MAXENCE, leurs beaux envois habituels ; MAIRET, PATISSOU ; M^{me} Acoquat, un joli effet de neige.

Parmi les sculpteurs : ARMEL-BEAUFILS, CRETTE, FEITU, FOUCAULT, Jean-Joseph GALLE, Jean JÉGOU ; le monument des trois frères Le Goff et le buste de M. Le Trocquer, par Elie LE GOFF, LE MEUR, M^{me} MARTIN ; un remarquable envoi de Louis NICOT ; le Père Jean Chrysostome (abbé Paul LECHAT) expose aussi une Notre-Dame de la Paix.

Salon des Tuileries

Jeanne-Marie BARBEY a envoyé « l'Enfant à la Pomme » et un autre envoi ; Adolphe BEAUFRIÈRE, une très belle série de gravures à l'eau forte ; BRIANDEAU, l'abîme aux lapins à Pornic, d'un très bel effet ; Maurice CHABAS, une intéressante exposition ; de la BROYE, Mme CARADEK-CORRELLEAU, de bonnes études ; Magdeleine DAYOT, un

très pittoresque oratoire en Provence ; FRÉLAUT, des gravures habiles ; Fernand JEANNEAU, une nature morte ; LABOUREUR, des gravures au burin ; un bois remarquable de LE MEILLEUR ; Le SIDANER, un poétique effet de neige ; MORIN-JEAN, des gravures ; O'CALLAHAN, M^{me} ROUFFIC, O'CONOR, de bonnes études. La "veuve" et la nature morte, de Paul SÉRUSIER, sont de bien belles choses ; et Pierre VAILLANT a peint magistralement une femme et une fillette de Nevez dans leurs pittoresques atours.

Pour bien finir cette promenade artistique, nous féliciterons sincèrement nos compatriotes de leur talent et de leurs succès, en exprimant toutefois le vœu que les Bretons ne se laissent pas entraîner aux engouements nouveaux et ne délaissent pas leur Bretagne, qu'ils comprennent si bien, pour les pays exotiques dont ils ne peuvent que difficilement atteindre l'âme.

Jeanne-Marie BARBEY.

5^e JOURNÉE. — 24 Septembre 1924.

SECTION D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

SÉANCE DE TRAVAIL

Présidence de M. Choleau, assisté de M. le comte de Parscau du Plessis et de M. l'abbé Bossard du Clos.

Communication est donnée d'un remarquable rapport de M. Evenou-Norves, vice-président de la Section, rédacteur au *Mercur de France*, sur le mouvement littéraire et historique au cours de l'année.

Des félicitations lui sont adressées pour sa communication d'une haute tenue.

M. Léon Le Berre, complète le rapport de M. Evenou et parle principalement des ouvrages dus à la plume de Bretons de Cornouaille et Léon.

En l'absence de M. Louis Aubert, directeur de la belle revue *La Bretagne touristique*, son rapport est communiqué par M. Choleau. (1).

Le but poursuivi par M. Aubert peut se résumer ainsi : défendre les intérêts économiques et moraux de la Bretagne et, pour la faire mieux aimer, révéler en les exaltant, son visage et son âme.

On peut dire qu'il a réussi pleinement en son œuvre en annexant,

Les clichés qui ont servi à illustrer notre numéro-programme de la « Semaine Bretonne de Nantes » nous avaient été obligamment prêtés par nos aimables confrères et compatriotes, MM. Achert, de la *Bretagne touristique* ; Baccabas, de la *Bretagne à Paris*, et Léon Le Berre, de l'*Union Agricole et Maritime*, que nous prions de trouver ici nos plus vifs remerciements.

(1) Ce rapport a été publié par la *Bretagne touristique*.

à la Bretagne touristique devenue trop étroite, ses *Clochers et Pardons*, et son *Mercure Breton*.

Mais M. Aubert, homme de réalisations, et il l'a prouvé, est aussi un homme de projet qui regarde vers l'avenir. Il nous entretient de ce qu'il voudrait réaliser et qu'il réalisera parce qu'il est un homme d'action qui, dans le mouvement breton estime qu'on doit organiser la propagande commercialement. Il met sur pied, en ce moment, des projets de conférence avec projections qui pourraient être mis à la disposition des instituteurs et des patronages. Il prépare une collection de livres de prix consacrés à la Bretagne; il voudrait que certains de nos auteurs bretons, tels que Souvestre, Paul Féval, soient traduits en langue bretonne, afin de donner aux lecteurs le sentiment breton.

Le rapport de M. Aubert donne lieu à une discussion très intéressante, à laquelle prennent part : MM. Dortel, président de la Société Archéologique; Rousseau, membre du Conseil départemental du Morbihan, instituteur à Brech; abbé Bossard, correspondant du ministère de l'Instruction publique; Gueguen, professeur suppléant à l'École de Médecine.

M. Choleau signale un oubli dans les rapports consacrés à la production littéraire et historique de l'année: c'est l'ouvrage de M. l'abbé Bossard, intitulé *Tinténac*, essai de monographie paroissiale et communale; livre fort intéressant et qu'il faut donner comme modèle, aux auteurs de monographies.

DEUX INTÉRESSANTES CONFÉRENCES

L'après-midi, M. Olivier de Gourcuff et M. le Comte de Parseau du Plessis firent, à la salle Colbert, sous les auspices de la Fédération Régionaliste, des conférences extrêmement intéressantes.

NANTES BRETONNE - SOUVENIRS ET IMPRESSIONS PAR M. OLIVIER DE GOURCUFF

La réputation de M. Olivier de Gourcuff n'est plus à faire. Ses chroniques, si judicieuses, écrites d'un style si alerte, et qui ont paru un peu dans toutes les revues et dans tous les journaux, font l'émerveillement de tous les lettrés.

M. Olivier de Gourcuff est un Nantais, et c'est de « Nantes la superbe avec tous ses vaisseaux », ainsi que s'exprime Brizeux, qu'il va nous entretenir. « On reste toujours, dit-il, l'obligé d'une ville où l'on a passé son enfance. »

Avec une rare érudition, un charme exquis, il a fait l'histoire de Nantes la Grise depuis ses origines jusqu'à nos jours. Il passa en revue les souvenirs du Château des Ducs de Bretagne, de la Cathédrale. Il évoqua le pittoresque des dénominations des rues de notre cité. Il fit l'éloge des artistes nantais, parmi lesquels figurent à la place d'honneur, comme écrivains: Jules Verne, Elisa Mercœur, Monselet, Alphonse de Châteaubriant, Jean Sarmant, Marc Elder; comme musiciens: Bourgault-Ducoudray, « qui avait le sentiment inné de

l'âme bretonne»; Ladmirault, et Sélim, et tant d'autres. Il n'oublia pas de mentionner les noms des généraux, des architectes, des sculpteurs, et des peintres qui ont fait la gloire de sa ville natale. Panégyriste des fouaces et du beurre blanc, il trouva, pour exalter ces spécialités, des mots plaisants et polis. Puis, il nous conta la vie des revues littéraires, des cercles artistiques d'autrefois, avec une extraordinaire surabondance de documentation. Il termina enfin en affirmant « la fidélité bretonne de Nantes ».

M. Olivier de Gourcuff, qui est un puits de science, obtint un immense succès.

M. Redon, lauréat de diction, récita ensuite des poésies de M. Dominique Caillé, ami d'Olivier de Gourcuff, et des poésies, admirables, d'Olivier de Gourcuff lui-même. Il fut très applaudi, car sa voix est nette, bien timbrée, et porte loin.

(de l'Echo de la Loire).

LE FOLKLORE DU PAYS NANTAIS

Conférence de M. le Comte Parseau du Plessis

M. le Comte Parseau du Plessis est un conteur de premier ordre. Il a déjà publié de nombreux ouvrages qui attestent qu'il est de la lignée de la Villemarqué, de Luzel et d'Anatole Le Braz. Sa conférence fut tout simplement passionnante. Il nous entretint du *Folklore Nantais*, et avec quel art, quelle poésie, quelle simplicité!

Tout d'abord le conférencier nous parle des revenants. Les revenants dominent dans le légendaire de la Bretagne. Les défunts se manifestent aussi sur la terre seulement par des soupirs étouffés, des gémissements, une respiration bruyante, ou un souffle répandant une odeur cadavérique et un froid intense.

Il y a enfin les spectres. Le spectre, c'est l'image du défunt. C'est le défunt lui-même, pourrait-on dire, qui apparaît aux yeux des vivants qui l'ont aimé.

« Divers motifs, nous dit le conférencier, peuvent provoquer le retour éphémère d'un défunt sur le sol natal :

1° Accomplissement d'une pénitence imposée par Dieu; 2° participation à des cérémonies religieuses n'ayant lieu qu'entre revenants; 3° requête à un vivant pour lui réclamer des prières, des aumônes, une messe, etc. ».

En somme, le spectre est là lorsque votre santé morale est en péril; lorsque vous faites bon marché de vos engagements, ou que vous oubliez trop facilement un mort qui peut-être a besoin de vous pour se libérer du Purgatoire.

Après les spectres, voici les ajournements. Faut-il insister sur les feux-follets, qui dansent au ras même de la terre, et dont la légende s'est répandue dans tout l'univers? Quant au chariot, M. de Parseau du Plessis nous le dépeint ainsi: « Figurez-vous un véhicule dont la caisse, les quatre roues et le timon sont composés d'ossements humains. Il est traîné par trois carcasses de chevaux attelés en tandem; au milieu de cette voiture trône la mort, l'inéluctable

mort. . . On le voit, les légendes bretonnes ne sont pas toutes gaies, mais il s'en dégage toujours une haute leçon morale, un enseignement, un avertissement, presque une menace.

L'auditoire, saisi du surnaturel qu'il venait d'évoquer, fit à M. le comte Parscau du Plessis une ovation chaleureuse et prolongée.

Mme Barthe interpréta, à la suite de la si remarquable conférence de M. Parscau du Plessis, des poésies d'auteurs bretons ou ayant trait à la Bretagne. Elle atteignit au plus grand art quant elle récita « la chanson de Marie des Anges », de Richépin. Je vous l'ai dit hier, je vous le répète aujourd'hui : c'est une diseuse supérieure, qui n'a jamais recours, pour vous émouvoir, aux moyens mélodramatiques et vulgaires, et qui, précisément, parce qu'elle se maintient dans une simplicité, faite d'émotion compréhensive, arrive gentiment et doucement à forcer la porte de votre cœur.

(de l'Echo de la Loire).

(à suivre).

DU SENTIMENT ARTISTIQUE EN BRETAGNE

Par Mme Mathilde DELAPORTE

Mesdames, Messieurs,

Le sujet est large que, sur l'aimable sollicitation de Monsieur Choleau, notre président, et de Monsieur l'Abbé Bossard du Clos, je vais avoir à traiter devant vous. Ce sujet aussi paraîtrait au premier abord un peu semblable à celui que j'eus à développer jadis devant un auditoire de Basse-Bretagne, à Brest ; il s'agissait cette fois-là des aspirations poétiques de l'âme bretonne. Ici mon sujet devra se concrétiser davantage ; j'ai à vous parler du sentiment artistique qui est dans notre race, et donc à vous en décrire les manifestations.

L'Art est le culte du Beau ; étant culte, il a ses prêtres, son extériorisation ; il sert le beau par le rêve et la pensée certes, mais aussi par l'exécution ; il s'agit donc ici d'un beau formel, de formes exprimant le beau, que la destination en soit familiale, familière intime, ou nationale et solennelle.

L'Art (sauf l'art littéraire) a le don des langues ; à chacun il parle son langage ; mais je n'ai à m'occuper ici que de celui qui s'exprime en breton, avec l'accent breton et que vous entendrez tout directement avec votre âme très bretonne aussi, quoique des frontières.

Je suis très fier d'avoir à conférer à Nantes. Votre ville est la plus grande, la plus populeuse, la plus vivante de celles de notre petite patrie, et l'une des plus importantes de France. Cité éprise de vie active, et certainement moderne, parce que pour vivre, il faut vivre avec son temps ; cité très industrielle et qui ne dédaigne point la richesse, cette force, mais que les œuvres des artistes intéresse, et de plus en plus vivement, car je sais combien le mouvement littéraire et artistique prend de développement chez vous. Vous êtes et pouvez être sous ce rapport d'un secours si puissant pour la Bretagne, créant,

à côté du rayonnant foyer parisien, un foyer lumineux aussi d'art provincial et breton ; imitant ce que jadis, en la péninsule italienne, firent les grands marchands de Venise et les Médicis de Florence.

Sous sa variété extraordinaire, la Bretagne cache une forte unité : du Nord au Sud, de l'Ouest à l'Est, tout ce qui est à elle porte sa marque. Il y a donc un tempérament artistique breton puisqu'il y a une âme bretonne. Si peu qu'un habitant de Nantes paraisse ressembler à un Gallot de Quintin ou de Saint-Brieuc, si peu qu'un primitif de l'Aber-Vrac'h, en son extrême Ouest, ait l'air pareil à un Rennais ou un Fougerais, cependant la même âme est en eux tous, et qui confère un air de famille à tant de fils différents.

Il y a donc un sentiment artistique breton puisqu'il y a une âme bretonne.

Peu de peuples autant que les Bretons ont aimé s'entourer du Beau. Comme mus par un instinct de leur race idéaliste, sans le savoir presque, mais sentant profondément, quoique obscurément, que c'est là leur vrai besoin, ils sont allés vers le beau avant d'aller à l'utile ; mieux encore, ils ont embelli l'utile : ils ont mis le beau dans leur familiarité, dans leur usage. Le Breton, qui craint l'étranger, qui redoute ce qui lui est autre, ne sais rien goûter qui ne se soit approché de lui ; ayant reconnu la beauté comme sienne, il l'a aimée d'un grand amour, mais aussi d'un amour quotidien, il l'a voulue près de lui chaque jour : il l'a logée chez lui. Il lui a voué toute demeure bretonne, qu'elle fut celle du paysan, du bourgeois, du gentilhomme, ou celle de Dieu ; celle-là aussi qui est aux morts : la ferme, la maison, le château, l'église, l'ossuaire.

Au pays des rocs et des bois, et dans le granit et le chêne, les Bretons ont creusé, taillé, construit ; ouvragant comme un tissu fin la plus dure, la plus résistante matière, brochant la pierre comme ils brodaient leurs vêtements, comme ils décoraient leurs poteries ménagères, peuplant leurs églises de statues, grossières parfois, expressives toujours ; de leur rude idiome, tirant des paroles douces pour les airs tendres de leurs mélancoliques chansons populaires, et transformant leur allure fruste en pas gracieux dans leurs danses charmantes ; ils ont entouré d'eux tout embelli ; ils ont fait un tout de l'art ; et ainsi l'art breton est surtout et souvent anonyme et populaire.

Le Breton est un peuple extrême, non point à la façon extérieure du méridional, mais d'une façon profonde et obstinée ; il est extrême en allant jusqu'au bout des choses, jusqu'au bout de son sentiment, jusqu'au bout de son idée et de son idéal ; il est donc allé jusqu'au bout dans son goût instinctif du beau, et sans sobriété (puisque il est d'ailleurs entendu que nous ne sommes point sobres), mais avec un élan, une ardeur, une profondeur de sentiment et d'émotion incroyables, il a travaillé à tout décorer, à tout embellir de ce qui était à lui.

Partant du plus petit : le paysan, pour (passant par le bourgeois et le noble) arriver à Dieu, voyons comment notre peuple a construit, meublé et décoré la ferme, la maison, le château et l'église, et comment, en ces demeures, il a vécu.

Il faut prendre des exemples. Etant Basse-Bretonne, je les choisis en Basse-Bretagne, et ils serviront pour la Bretagne toute entière qui, nous l'avons vu, dans sa diversité, se ressemble.

D'abord, la ferme. Voici donc, comme dans ma jeunesse, c'est-à-dire le XIX^e siècle finissant, on trouvait l'intérieur d'une ferme en mon

Léon natal : Sur le foyer flambait un feu de bois qui couvrait ou pétillait toujours ; dessus était posé quelque chaudron de cuivre ou quelque large poêle ; une vieille Léonarde y retournait des crêpes ou tournait la bouillie, tandis qu'àuprès d'elle, et sur un des fauteuils d'attache des côtés de l'âtre, une autre vieille, plus vieille, songeait sous sa coiffe de maison, sa coiffe de coton bleu, et bien au chaud sous le manteau de la cheminée. En prolongement de cette cheminée, une allée courte et large faite d'un côté par le vaisselier tout chargé d'assiettes fleuries, de grands plats de faïence craquelée, très gais à voir. Remplissant le milieu, une large et solide table de bois blanc ou de chêne, entourée des bancs d'attache du vaisselier et du lit-clos qui lui faisait face. Sur la table, quand c'était dimanche, le « kik a farz », le lard et le far, posé sur les assiettes harioolées ; les autres jours, le laitage et la bouillie, servis dans chaque écuelle de terre rouge, et mangés avec des cuillères de bois usagé, retirées préalablement d'un « ch'losted », sorte de suspension où se rangeait une dizaine de ces couverts rustiques, et que l'on montait ou descendait à son gré. Sur le rebord de la petite fenêtre qui faisait fond, se posait une cruche de grès flanquée d'un pichet de faïence vernie et à anse. Cette cruche avait été ramenée de la fraîche fontaine sur la tête d'une paysanne qui, gravement, cette tête levée, portait en équilibre son fardeau ; et c'était bien joli de voir rentrer cette femme soutenant comme une chose sacrée l'eau pure, et sorte de Rebecca biblique et rustique.

On buvait habituellement de l'eau à cette époque dans les fermes du Bas-Léon qui n'a point de pommiers ; du vin aux jours de fête seulement. Au-dessus de la table de bois blanc, une sorte de large planche noircie de fumée sur laquelle reposaient tourtes de pain et provisions.

Le beau vaisselier sculpté, en chêne, composait un meuble somptueux ; plus somptueux encore était vis-à-vis de lui le lit-clos.

Le lit-clos, symbole de l'âme bretonne concentrée et comme refermée sur elle-même ; le lit-clos profond, avec ses admirables portes sculptées, tournées, ajourées, embellies autant que faire se peut, et composées à la façon de l'artisan rustique qui y avait donné cours à sa fantaisie originale et y avait mis tous ses soins avec beaucoup des jours de sa vie ; le lit-clos, qui enserrait toute la famille : les jeunes, les vieux, les parents, les enfants ; et c'est toute sa vie : présent, passé, avenir qu'il enclôt. C'est là que naît, que vit, que meurt, que dort, que rêve, que rêve cette inlassable faiseuse de rêves, la Bretagne. Au sculpteur qui en a sculpté les portes, rien n'a semblé trop beau pour que le rêve y soit joli.

J'ai vu à Florence les portes du baptistère qu'a sculptées Ghiberti et qu'on appelle, à cause de leur beauté, « portes du Paradis » ; celles-là du lit-clos breton ne mériteraient-elles pas souvent d'être ainsi nommées ?

Mais, naturellement, il n'y avait point en ces fermes qu'un seul lit-clos ; sur l'autre côté de la grande salle, le grand côté, il y en avait encore toute une rangée. Ils étaient là côte à côte, panneau à panneau, sculpture à sculpture, avec, à travers l'entrebaillement, quelque pan de cretonne claire faisant rideau. Entre eux, et sur le même alignement, la grande horloge de chêne ou de mérissier murmurait l'heure dans sa longue gaine de bois sculpté. Elle était peu consultée par le paysan qui ne mesure l'heure que sur les pas du soleil ; cependant, ce tic-tac l'amusait en sa maison.

Le sol était en terre battue, mais les pieds dans leurs sabots de

bois blanc, tannés par l'usage, trouvaient douce cette terre modelée par les pas des ancêtres et où s'entrecroisaient leurs traces. Et j'allais oublier les armoires, profondes comme des lits, où s'entassait le linge de la maison, les draps de toile grossière mais solide, et dont le contact faisait au dormeur une caresse rude. Puis, planant sur tout cela, la poutre, la poutre maîtresse, large, noircie par l'âge, vénérable et robuste, et qui, des choses de la maison, semblait être l'aïeule.

Ainsi se logeait à cette époque dans mon pays de l'Aber-Vrac'h et Lannilis une famille de ces paysans léonards, hauts, rêveurs, fiers et francs ; et ainsi à peu près dans toute la Bretagne. Le paysan n'était alors pas riche et la nichée se faisait nombreuse ; le travail était dur, mais voyez pourtant comme cet homme, si simple dans sa nourriture, s'était bien logé ; par le luxe de ses bois sculptés, la splendeur de ses vaisselles, il semblait dire à la matérialité : « Le beau d'abord. »

Dans ce dernier mois d'août de 1924 (en 1924 époque de l'envahissante laideur, du plâtre truqué, du ciment armé, de la tôle ondulée, plus laide encore d'être ondulée) j'eus un grand réconfort. M'étant trouvée au cours de ma promenade devant une ferme de l'Aber-Vrac'h, je fus (par le fermier propriétaire) priée d'entrer pour prendre une tasse de café, car c'était le coup de 4 heures et la collation. Ce fermier rentrait avec ses fils de ramener du goémon de la côte toute prochaine, et ils étaient parfumés de l'odeur des varechs ; de l'aire voisine, ayant achevé de vanner, des femmes arrivaient joyeuses ; de grands bols fleuris, pleins d'un excellent café, fumaient sur la table de bois blanc.

Je m'assis sur un des bancs rustiques qui la bordaient sous le vaisselier et le lit-clos, (Il y avait hélas dans la grande cheminée un fourneau de fonte que je ne voulus point voir), mais le mobilier, la vaisselle, les hommes, les femmes et les enfants (sauf une fille qui, habitant Brest, avait changé son costume), tout me parut semblable aux choses et aux êtres de jadis. Toujours la rangée de lits-clos dans la ruelle opposée à la fenêtre, toujours l'armoire et l'horloge sculptées, toujours la grande poutre, toujours la terre battue, toujours la vieille mère en coiffe bleue de travail ; hélas, j'aperçus pourtant qu'un des garçons portait une affreuse casquette ; mais on me parla du grand chapeau de feutre à rubans de velours que le père mettait aux jours de fête ; la mère ne savait que le breton et toute la famille s'entretenait en cette langue, bien que presque tous parlèrent le français, et plus gentiment que dans les pays patoisants, n'étant pas habitués aux mots communs. Enfin, je le répète, ce jour-là, chez Guennelloc, Jean-Marie, et dans sa ferme du Ruguel, j'eus un instant de véritable réconfort et de plaisir artistique et social à voir que le goût des vieilles belles choses était gardé là, et je me dis que, vraiment, auprès des habitations, des meubles, des ustensiles modernes, ces choses de rien du tout, il était certain que ce paysan me semblait un noble et sa ferme un château.

La ferme bretonne, comme elle fait aussi une sympathique et originale silhouette sur son horizon de collines ou sur la mer. Dans toute la Bretagne, les fermes et les villages se ressemblant peu ou prou, parler de la physionomie extérieure d'une de ces fermes ou de l'un de ces villages c'est parler de tous. Ici encore j'en prends le type dans mon coin favori du Bas-Léon.

Au loin, la mer sauvage, celle de l'Aber-Vrac'h ou de l'île Vierge, devant nous, la route ensablée ; elle est bordée de fossés mi-pierre, mi-sable, criblés d'herbes et de petites fleurs, parfois de chardons bleus. Des varechs arrachés à cette mer goémoneuse servent d'engrais

aux champs ; sur cela se dressent des bâtiments donnant sur une grande cour. Face à l'entrée, formée de grosses pierres, s'élève la maison principale, en pierre aussi, dont la porte ronde est toujours ouverte, sous son toit d'ardoises parfois, souvent encore de chaume. A côté d'elle, sur le même alignement, un bâtiment secondaire où se rangent mille ustensiles rustiques ; de l'autre face du carré, la grange, d'où émerge la charrette pleine de trèfle coupé fraîchement, puis l'étable, avec ses senteurs chaudes, et quelques croupes ou têtes de bêtes à corne dans l'ombre. A l'autre face, quelque autre grange. Ces bâtiments secondaires sont encore, en ce pays, tous recouverts de bien le chaume, ce beau chaume évocateur des moissons et qui couronne si bien la demeure de ces campagnards.

Songeant au titre de ma conférence, vous vous dites, je pense, qu'en ce moment je m'égare, et vous vous demandez ce qu'en cela l'art s'en vient faire ; vous songez qu'il n'a point présidé à ces arrangements et que ceux qui créèrent ces fermes et ces villages n'en eurent point souci ; mais moi, je vous réponds que ces choses faites de main d'ouvrier rustique sont artistiques puisqu'elles éveillent en nous l'idée du beau ; que leur parfaite adaptation au ciel, au climat, au paysage, témoignent d'un goût sûr, et que ces paysans, quoique sans le savoir (et comme M. Jourdain faisait de la prose), ont fait de l'art. Cette impression est encore plus confirmée par la contemplation de ces groupes de fermes : les villages, et de ces groupes de villages, où chaque ferme, chaque village étant bâti librement, à la manière de ses architectes d'occasion, tous font un ensemble absolument harmonieux. Ils épousent si parfaitement les aspérités rocheuses de ce sol de fond d'Armorique où ils s'élèvent à des hauteurs variées mais se rapprochant, comme celles des tailles d'hommes. Ils ont les mêmes tas goémoneux devant leurs entrées, les mêmes mulots de paille blonde par derrière, les mêmes ormes rachitiques qui disent expressément la lutte végétale contre la roche et l'air marin : tout cela étant posé à sa façon et dans une liberté charmante et toute naturelle de silhouette et d'allure. En vérité, c'est reposant pour l'âme et le regard et si joli, et d'une douceur si simple.

Le sens du beau, le sens artistique de l'âme bretonne s'est donc encore manifesté dans l'épanouissement de ces villages quoique si sommairement et naïvement. Ces villages sont nombreux là et parsèment ce pays.

Evidemment ont plus encore affaire à l'art les vieilles maisons des petites cités qui, elles aussi, parsèment la Bretagne. Ces villes minuscules sont parfois remplies de logis désuets dans lesquels se trouvent mille discrètes aussi et charmantes choses, et dont les façades exquises, aux étages surplombants sous de hauts toits pointus, racontent toute une ancienne vie de tranquillité quotidienne et bourgeoise ; si amusantes et si apaisantes à contempler et qui furent souvent et si longtemps le logis de toute une longue suite des générations d'une même famille.

Comme on ne peut tout dire, je passe aux châteaux, aux manoirs, aux gentilhommières à tourelles qui, des demeures humaines de Bretagne, fournissent les plus beaux monuments. Beaucoup en sont classés et admirés, livrets en mains, comme choses de musées ; beaucoup qui ne le sont point, ou sont moins connus, conservent des restes d'une émouvante beauté.

Je fut l'autre jour revoir le château de Kerouartz, en Lannilis (toujours dans le Bas-Léon) ; je l'avais vu souvent, mais, ce jour-là,

il me plut tout particulièrement, et je me mis en tête de vous le décrire. Certainement, Roquelaure et Kerjean, et bien d'autres, sont plus fameux chez nous, mais celui-ci aussi est beau, et l'ayant vu bien des fois toute enfant je vous en parlerai moins sèchement peut-être.

Ce jour-là, je m'acheminai donc par les allées, les larges et longues, longues allées ; le vent de ce mauvais été avait déjà détaché et racorni une partie du feuillage des grands hêtres et il roulait et craquait sous mon passage. Quelque chose d'abandonné, mais aussi de libre et de touchant, flottait dans l'air à la fois gris et bleu, et sur les herbes toutes vertes encore qui poussaient en gazon non fondu, hautes par-ci, rasées par là, dans les allées de côté fuyaient des sentiers inégaux, entretenus seulement par les pas de quelques visiteurs et de fermiers d'alentour. Je m'y engageai, connaissant la route, et me dirigeai vers le château que l'on apercevait au fond. J'avancai lentement ; les arbres étaient très vieux, je les avais toujours connus. De grandes branches tombaient presque jusqu'à terre des hêtres et des châtaigniers. Ceux-ci devenus rugueux et ridés par l'âge comme des hommes. De hauts pins semblaient vouloir atteindre le ciel et le vent murmurait dessus comme de poétiques paroles ; j'en vis un à qui son branchage étalé et aplati avait donné la forme d'une lyre, et qui avait l'air de l'instrument hiératique et mystique de quelque musique sacrée : « Que les choses sont belles, me disai-je, lorsque abandonnées par les hommes elles ont cependant retenu quelque chose de l'âme humaine, et qui s'est mêlé à leur âme propre et quel romantisme est ici ! »

Mais j'étais au bout des allées et devant une petite construction de pierre s'incurvant à demi, sorte de mur arrondi en blocs moussus, et percé d'une grande porte qui, à la fois, arrêtait et livrait le passage, accompagnée de hauts montants sculptés ; deux autres ouvertures encore sur les côtés, espèce d'échelas en pierres moulurées aussi. J'eu pris l'une, escaladai une pierre plate et dressée et me trouvai dans une allée transversale et au château lui-même.

Un chemin de ronde flanqué de deux tourelles gothiques, un grand portail cintré, deux portes basses ; tout cela d'abord masquant la partie inférieure de la grande façade renaissante dont on aperçoit seulement le toit et ses hautes cheminées. Mais j'entre dans la cour carrée. Au milieu est un large et beau bassin de pierre, dont maintenant les bestiaux du fermier vont boire l'eau pure. A droite une porte toute vermoulue s'ouvre sur un vieux jardin à la française qui fleurit bon le buis vert ; de l'autre côté quelques marches montant vers un jardin fruitier. A la façade principale même un perron à larges marches. Le long de cette façade haute et plate de château de la renaissance clignotent de petits carreaux luisants dans de grandes fenêtres carrées. Le tout a un air de grandeur et de simplicité, à quoi je reconnais la marque d'un château breton. Chez nous, la hauteur elle-même devient bienveillante et s'empreint souvent de bonhomie.

La garde survient et me fait visiter : elle sait peu de choses. Le marquis actuel vient rarement, mais il tient à sa demeure ancestrale, et ne laisse vendre ni son bois ni ce qu'il y reste de son mobilier. Qu'il en soit loué vivement !

Le château est de 1602. Deux tourelles, gothiques pourrissant, en ornent la façade. Après avoir passé le large vestibule de pierre du rez-de-chaussée, la garde m'ouvre la porte de la salle à manger. Là, meubles anciens et magnifiques de beau chêne noirci et tout ouvrage

de rainures si fines, si fines qu'elles semblent les brindilles du bout des branches des allées ; table somptueuse ; hauts bahuts renaissants à côté de grands coffres gothiques, leurs aînés. Le mobilier n'est point rangé, mais exposé à la vue comme un musée du meuble. Cette salle très vaste est aussi très haute sous son plafond à poutrelles ; elle est surtout remarquable par une immense cheminée où, sculptées en pierre, se déroulent très en relief les scènes du Paradis terrestre, avec le serpent et le couple humain d'avant et d'après la faute. D'immenses landiers soutiennent de gros troncs d'arbres qui n'y chaufferont plus personne. A côté s'ouvre le salon dont les murs de pierres peintes sont d'un grand aspect ; haute cheminée monumentale encore ; large et belle table de milieu. Partout répétée s'y inscrit en lettres gothiques la devise des Kerouartz : « Quand il plaira à Dieu. »

Par des portes basses très sculptées, et s'ouvrant de biais curieusement, on pénètre dans un petit oratoire à la voûte gothique de pierre ; là, fenêtres à vitrage.

Je monte au premier. J'y trouve des chambres moins meublées, mais contenant deux grands lits à baldaquins, très ornés de sculptures encore. J'arrive à la salle d'armes, la plus grande pièce du château ; murs de pierre peinte ; poutrelles ; riche mobilier, et j'avise, sur la cheminée de pierre peinte aussi et sculptée, deux quatrains écrits en lettres d'or, qui versifient ces paroles dites par un père et un fils de l'antique famille et qui sont telles :

LE PÈRE

Comme tous tes aïeux, mon fils, n'as-tu l'envie
D'illustrer par tes faits l'honneur de ta maison,
Honorer Dieu surtout et vivre par raison
Pour mériter au ciel une éternelle vie ?

LE FILS

Si mes pères ont eu de l'honneur, du courage,
Des vertus, des degrés par leur grande valeur,
Mon Père, assurez-vous que je ne faille cœur
Pour mériter du ciel un si noble avantage.

Les vers ne sont pas excellents, mais la pensée va contre la bassesse. En cette date de 1924, toute ce qui va contre elle est le bienvenu. Quantité de panneaux, de lits-clos, de meubles de campagne achetés aux fermes des environs et ainsi sauvés du brocanteur, rangés un peu partout, sont assez beaux pour embellir encore cette demeure seigneuriale. J'admire là une fois de plus ce goût merveilleux, naïf et varié, des artisans habiles et modestes qui firent ces meubles pour les maisons des champs ; car les paysans ne pouvaient s'adresser à des artistes renommés, et la quantité considérable de ces beaux meubles répandus en Bretagne, indique combien le sens de la sculpture sur bois y était répandu.

Violet le Duc a dit : « Montre-moi ton mobilier et je te dirai qui tu es. » En Bretagne, le témoignage du mobilier en faveur du sentiment artistique de la race sera éloquent.

Il y avait des ateliers réputés de meubles aussi ; et dans le Léon, ceux de Brest et de Landerneau étaient particulièrement cités.

Plus intime encore que la demeure et son mobilier est le costume. La Bretagne vêtit somptueusement ses filles et ses fils ; en quelle région trouverait-on pareille beauté, pareille variété, pareille originalité ? En cette matière, le Morbihan et le Finistère triomphent ; le

dernier surtout. Quimper avec ses entours est comme la capitale du costume. Sa diversité élégante se déploie de canton à canton presque : à Quimper, Scaër, Pont-Aven, Fouénnant, Plonéis, Quimperlé, Concarneau et Pont-l'Abbé ; Pont-l'Abbé, pays de ces bigoudènes, bizarrement mais superbement vêtues, parées comme des idoles, brodées comme des chapes, et hiératiques comme d'antiques bannières. Les hommes de ces régions disputent aux femmes la palme de l'élégance ; l'homme, ce grand sacrifié du costume moderne, se retrouve là tout beau, non enlaidi. Les régions de Pontivy et Auray nous montrent les plus artistiques costumes du Morbihan. Les filles du canton de Baud portent actuellement des coiffes d'une grâce ravissante ; leurs capotis de mousseline brodée enveloppent de suavité leurs visages très doux ; et je fus émerveillée, il y a environ deux ans, les ayant vues sortant d'un office de leur église, de les trouver si élégantes, si distinguées dans leur costume paysan. Qu'elles le gardent donc toujours ce costume qui les fait si jolies, et que la richesse qui s'est abattue sur les campagnes, tout en leur donnant de l'aise et du luxe, leur permette de conserver cette grâce ou d'y ajouter encore. Les beaux paysans du canton de Melrand, leurs voisins, portent encore, j'espère, leurs vestes de drap blanc parées de velours noir découpé en pointes ; ils ont un des plus jolis costumes masculins de la Bretagne, avec celui des hommes de race bigoudène, et celui aussi des paysans du bourg de Batz en Loire-Inférieure.

Pour ce qui est de mon Léon natal, les paysans y paraissent d'abord plus simplement, plus austèrement vêtus. La coiffe de Lannilis, par exemple, est serrée sur les tempes et cache les cheveux ; l'homme est habillé de noir pour les fêtes, mais il porte un large chapeau de feutre aux longs rubans de velours, et qui a de la dignité, de l'allure ; il ombrage si bien la figure allongée et régulière de ces grands Léonards fiers. Pour les femmes, oh ! elles ont bien trouvé le moyen de dégager leurs cheveux, de broder encore davantage leurs coiffes ; et elles portent aux mariages et aux processions des cornettes de dentelle, sorte de hennins moyenâgeux qui ont tant de style ; elles se vêtent aussi de longs châles en crêpe de soie de couleur vive ou tendre, et de tabliers de velours ou brocarts assortis, qui font ressortir si bien le mignon visage et la marche digne et timide des plus gracieuses. Quand les femmes de ce pays se mêlent d'être jolies, elles ont en effet une grâce toute mignonne et délicate et qui contraste curieusement avec l'aspect rude de leur race. Les broderies des costumes bretons sont renommées ; elles sont éclatantes souvent et les gilets des races bigoudènes, ceux des hommes et des femmes, sont parés avec une originalité et un goût qui surprennent. Dans cet art de la broderie, et au pays des entours de Quimper, l'homme se montre aussi habile que la femme et les brodeurs y furent fameux.

De ce très succinct aperçu du costume breton, je passe aux danses où ce costume eut naturellement à se faire admirer.

La danse est dans notre pays aimée avec passion. Là, le pays de Quimper encore l'emporte : les dérobbées, les gavottes, les passe-pieds, s'y exécutent avec une prestesse, une élégance, une légèreté incroyable chez des paysans, et il y a là un art de l'attitude transmis par la tradition et resté si noble auprès du déhanchement des tangos modernes et citadins ! Une danse bien curieuse s'exécute encore à l'Aber-Vrac'h pour les régates et certains jours de fête. C'est une sorte de rîdée, mais particulière. Paysans et paysannes se mettent en rond, se tenant par le petit doigt, et ainsi, ils dansent devant la mer, lente-

ment, gravement, au son des chants bretons et gutturaux, sans avoir l'air de se réjouir, et semblant exécuter un rite, ils font trois pas en avant, puis un saut, et se remettent en marche, tournant toujours comme la terre, et graves comme David devant l'Arche. Cette danse est bien singulière ; elle n'a rien des grâces de la gavotte, mais elle a l'air si archaïque. Evidemment ce n'est point d'elle dont parlait Mme de Sévigné (qui n'avait vu d'ailleurs que la Bretagne de l'Est) lorsqu'elle s'émerveillait des danses bretonnes, et songeait qu'à la cour elles eussent fait bonne figure.

Le costume breton déploie surtout ses splendeurs aux fêtes religieuses, et aux processions principalement. Les processions célèbres sont en nombre chez nous. Nombre d'écrivains (aucun mieux qu'Anatole le Braz) les ont décrites avec leurs anciennes bannières, leurs superbes croix de procession, leurs reliquaires, leurs vieilles statues des saints locaux. Dans certaines paroisses on exhibe alors des costumes que l'on ne porte qu'à la fête du saint du pays. Telle, en Plouguerneau, la procession de Saint-Michel où les femmes, merveilleusement vêtues des damas rouges de leurs aïeules, donnent du passé une vision si éclatante que, pour un instant, elles le ressuscitent.

(A suivre)

Mathilde DELAPORTE.

TERRE D'ARZANO

J'ai parcouru, Brizeux, ton vieux bourg d'Arzano,
 Un souvenir guidait mon doux pèlerinage,
 Et j'ai voulu d'abord, m'écartant du village,
 Voir les rives du Scorff auprès du Pont-Kerlo.
 Hélas ! il a changé : franchissant le ruisseau,
 Un lourd pont de granit permet seul le passage ;
 La passerelle antique où tu jouais bien sage,
 N'est plus là pour rêver, "les pieds au fil de l'eau" !
 Les ans ont délabré les murs du presbytère ;
 Mais j'ai pu voir l'église, où ta voix jeune et claire,
 Le Dimanche chantait les louanges de Dieu !
 Et je t'imaginai, par la sente fleurie,
 Courant vers le Moustoir ; car partout en ces lieux,
 Je voyais ton image et celle de Marie...

PIERRE MASSÉ.

Arzano, le 25 Février 1925.

PENSEES

- 1
La pire des épreuves est celle qui nous décourage.
- 2
Comme le voleur, l'envieux est un ennemi de la propriété.
- 3
Combattre ses passions c'est tarir en soi des sources de douleur.
- 4
Si Dieu leur prête vie, les persévérants, pour atteindre leur but, ont une fortune assurée : le temps leur appartient.
- 5
La pitié humaine a courte mémoire.
- 6
As-tu rencontré un noble cœur qui cherche sa félicité dans ce qu'il te donne ? tu as, au moins, la certitude d'avoir fait un heureux.
- 7
Quand nous ne savons plus nous supporter, nous devenons insupportables aux autres.
- 8
Il ne faut se mettre ni à la remorque, ni au-dessus de l'opinion.
- 9
Il n'y a ni vertus, ni vices spéciaux à telle ou telle condition sociale, mais seulement des tentations particulières à chaque condition qui lui rendent telle vertu plus facile, ou tel vice plus fréquent.
- 10
Erreur pour erreur, il vaut mieux être méconnu que surfait.
- 11
L'homme d'action a une supériorité sur le penseur : son idée, il la réalise.
- 12
Manquer de constance, n'est-ce pas tromper sans le vouloir ?
- 13
Quand tu cherches partout celui qui n'est plus, c'est qu'il ne l'a pas quitté.
- 14
Plaignons l'ami qui perd son ami, il n'aura plus jamais la joie de l'attendre.
- 15
Il n'y a pas, dit-on, de sots métiers : soit ! mais il y a des métiers qui sont pour les sots.

E. BLIVET.

(à suivre).

LA FRAICHEUR

*La Fraicheur est ce qui se fane,
Ce qui rien qu'en vivant périt,
Rien qu'en éclosant se flétrit,
Sur la terre dont elle émane.*

*Elle est le moment enchanté,
La minute miraculeuse,
Encore embuée et perleuse,
De l'éternelle nouveauté.*

*La Fraicheur est ce qui commence,
Ce qui, si vivant, ne vit pas,
Et dans l'air mortel d'ici-Bas,
N'est seulement qu'une naissance.*

*Touchers, couleurs, parfums, frissons
De la plus fugitive grâce,
C'est ce qui le plus vite passe
Sur cette terre où nous passons.*

*Lilas, un jour de Mai la penche,
Rosée, une aurore la boit,
Duvet, il périt sous le doigt
Qui touche la pêche à la branche.*

*Plus courte encor que les instants
De notre plus vive allégresse,
Plus courte encor que la jeunesse,
Plus courte encor que le printemps.*

MATHILDE DELAPORTE.

OPINIONS

RÉGIONALISME NANTAIS ET BRETON

Sous ce titre la revue « Loire-Atlantique » publie un intéressant article dont nous détachons les passages suivants :

M. A. Le BRAZ, qui fut l'un des conférenciers de notre « Semaine Bretonne » a fait, au début de sa conférence, cette remarque que la « Fédération Régionaliste de Bretagne », en se voyant à Nantes, devait éprouver des sentiments analogues à ceux du Doge de Venise dans les jardins de Versailles. Ce n'était évidemment qu'une boutade dans la bouche de l'éminent écrivain breton. Un groupement régionaliste

breton, est vraiment chez lui dans la ville qui, au temps des Ducs, fut la véritable capitale de la Bretagne, et que la dernière souveraine du Duché, la reine Anne, dans ses dispositions suprêmes, institua légataire de son cœur.

Les Nantais ont montré leur attachement aux choses de Bretagne par leur affluence à la soirée de clôture de la « Semaine Bretonne », par les applaudissements qu'ils ont prodigués aux deux chansonniers bretons, Théodore BOTREL et notre concitoyen Yves LE STANG, par l'enthousiasme aussi qu'a soulevé Charles BRUN, l'apôtre du régionalisme, dans le trop court intermède où, avec l'ardeur de sa foi régionaliste et en des paroles d'une si prenante éloquence, il a rappelé la séduction que la Bretagne, entrevue à travers les romans de Paul Féval, avait exercé sur son imagination d'enfant du Languedoc.

La vérité c'est que deux cultures partagent en deux zones le territoire de l'ancienne province de Bretagne. M. Anatole LE BRAZ exprimait ce qu'il y a d'exact dans la boutade que je citais tout à l'heure lorsque, dans cette même conférence, il observait que Nantes, comme Rennes d'ailleurs, est situé en dehors du pèlerinage des sept Saints de Bretagne.....

..... Une vingtaine de chanteurs de St-Jean-Brevelaye se sont fait entendre à Nantes, à l'ouverture de la Semaine Bretonne : jeunes femmes aux gracieuses coiffes de dentelle, le tablier aux couleurs vives tranchant sur la robe noire, jeunes hommes portant eux aussi le costume traditionnel aux larges soufaches de velours. Ils ont chanté avec un art qui s'ignore, des mélodies anciennes, d'origine irlandaise, galloise ou de différents cantons de Bretagne Armoricaire. Le recteur de St-Jean-Brevelaye, musicien des plus érudits, en a ainsi recueilli plus d'un millier. Elles expriment, sur des modes rappelant la musique grecque, le sentiment profond d'une race; la mélancolie naturelle s'associe à une fraîcheur naive. L'abbé Le Maréchal, l'auteur de *Kousk Breiz Izel* a écrit sur cette musique des poésies en langue bretonne. Quelques airs sont des airs à danser; chanteurs et chanteuses se sont transformés en danseurs, s'accompagnant eux-mêmes de la voix, pour les présenter au public nantais.

En écoutant ces chants, en regardant ces danses, je ne pouvais écarter de mon esprit certains rapprochements avec les absurdes refrains de cafés-concerts, importés de la ville, qui se répandent de plus en plus dans nos noces campagnardes, détonnant dans leur cadre rustique et déshonorant ces réjouissances familiales par de grossiers sous-entendus.

.....
Je ne puis rappeler la Semaine Bretonne de Nantes sans signaler la place qui fut réservée au régionalisme économique. M. Jean CHOLEAU, président de la *Fédération Régionaliste de Bretagne*, qui fut l'âme de la Semaine, est de ceux qui ont compris que le mouvement régionaliste, pour répondre réellement à son but, doit s'étendre à l'expansion économique de la région envisagée, sans exclusive étroite, dans le cadre de l'Economie nationale. M. CHOLEAU possède personnellement à son actif d'heureuses initiatives pour l'exploitation des ressources de la Bretagne.

La Bretagne Vivante



LA BRETAGNE LITTÉRAIRE

FRÉDÉRIC LE GUYADER

On se rappelle qu'au cours de la « Semaine Bretonne » de Quimper, en 1923, et sur l'initiative du Président de la F. R. B., une conférence remarquable fut donnée par Mme Perdriel-Vaissière sur l'œuvre de Frédéric Le Guyader.

Cette année, la ville du poète a voulu le fêter avec plus d'éclat. Un comité dont Mlle Jehanne Allier fut l'âme agissante et dévouée organisa au Théâtre des représentations de la « Comédie française à Quimper ». Des vers du poète furent récités, des photographies, des autographes vendus.

Un « Livre d'Or » qui réunit la collaboration de toutes les autorités littéraires de Bretagne a été publié sous le patronage d'une éminente américaine, Mme Marie-Thérèse Siegman, bretonne d'origine et grande admiratrice de notre poète.

La « Fédération » se joint aux admirateurs de Le Guyader, lui souhaite de vivre longtemps sa vie de poésie et de nous donner encore d'autres « Chansons du Cidre ».

Son nom a bercé notre jeunesse. Ses vers, avec ceux de Le Braz et de quelques autres, nous ont définitivement conquis à la Bretagne. Ce qui plaît surtout en son œuvre, c'est la « Chanson du Cidre ». Par elle, il s'évade du poncif cornouaillais, il marque sa place aux rangs forts clairsemés de ceux qui ont chanté de la Bretagne, autre chose que ses clochers à jours et que ses collerettes de dentelles.

Avec Marie Allo, il a situé le paysan breton dans la légende rabelaisienne et ses héros, rejoignent ceux du pays gallo, des larges bolées ventruës et du chamillard, que personne chez nous ne sut faire parler autant que la poétesse de Quintin.

Livre d'Or. — *Frédéric Le Guyader*. — Préface de M. Pierre Allier, Hommages de M^{me} Marie-Thérèse Siegman, Jeanne Perdriel-Vaissière, Mathilde Delaporte, Marie Allo, Marie-Paul Salonne, Anne Selle, Hommages de MM. O. L. Aubert, Anatole Le Braz, Edouard Beauvils, Louis Beaufrère, Léon Le Berre, Yves Berthou, Jean Bertot, Antoine Bott, Théodore Botrel, Alphonse de Châteaubriant, Charles Chassé, Jean des Cognets, Chanoine Cornou, Armand Dayot, Charles Danielou, Auguste Dupouy, Camille Lemercier d'Erme, Yves Le Fevre, Gustave Geffroy, Charles Géniaux, Charles Le Goffic, etc...

1 vol. illustré, 5 frs, librairie Le Goaziou, Quimper.

BIBLIOGRAPHIE

Gaston BARTHE. — *Pour Elle Seule*. — Nantes, Chantreau-Poésies amoureusement printanières de notre excellent ami nantais.

Anne SELLE. — *Offrandes*. — Poésies, préface d'Yves Le Fevre. Edition des « Géméaux » Paris.

La manière d'Anne Selle est connue des lecteurs de la « Pensée Bretonne » dont elle est l'une des plus fidèles collaboratrices. Est-ce pour cette raison qu'elle juge bon de s'en prendre aux bardes. Son œuvre gagnerait à être débarrassée de ces vers où la polémique (et la plus mauvaise) a plus de place que l'art. Nous attendons les ouvrages qu'elle nous annonce pour la juger.

Le FLORILÈGE. — TOME II. — Avec lettre-préface de Charles Le Goffic. — Paris, éd. Les Géméaux.

Un volume a déjà paru de cette intéressante série. Il présentait des vers de quelques poètes bretons: Erwan Marec, Joseph-Emile Poirier, Henry d'Yvignac, etc.

Le tome II nous donne des poèmes, (accompagnés de notices biographiques) de Sullian Collin, Yves Gérard, Le Dantec, duchesse de Rohan douairière, Marie-Paul Salonne, Paul-Yves Sébillot, Henri d'Yvignac.

Ce livre a sa place marquée dans toute bibliothèque bretonne.

— Une réédition de **Ernest PSICHARI**, par A.-M. Goichon, va paraître chez Conard, augmentée de fragments inédits de l'auteur du *Voyage du Centurion*.

— **YVER (Colette).** — *Le Festin des autres*, 6 f. 75. (Calmann-Lévy.)

— **FEVAL fils (Paul).** — *Chœur d'Amour*, 4. *L'Eborgnade*, Coll. des Grands Romans, 3 fr. 50. (Michel).

H. LETTRY. — *Gestes de Femmes*. (Jouve et C^o).

Paul BEAUFILS. — *Le Domanier de Toul-an-Diaoul*. Roman d'un Cœur breton. Préface de Charles Le Goffic. Editions « les Géméaux », Paris.

CHAUFFIER (Louis-Martin). — *L'Épervier*. In-16, double-couronne. 7 fr. 50. (B. Grasset).

TERY (S.). — *L'Île des Bardes*. 7 fr. 95. (Flammarion).

LA BRETAGNE LINGUISTIQUE

CONCOURS DE LA FÉDÉRATION RÉGIONALISTE DE BRETAGNE

Section de Langue et de Littérature Bretonne. — *Concours Libres* : Prix BOTREL. — On demandait : Une chanson de cinq couplets et un refrain, en breton ou en français, ridiculisant l'emploi du symbole dans quelques écoles arrières de Bretagne.

J'ai reçu une assez bonne chanson de E. Kerou, Les-Kastell, Plougonver (Côtes-du-Nord).

L'auteur a seulement le tort de s'en prendre un peu trop vivement aux instituteurs plutôt qu'au Symbole. Les maîtres sont victimes eux-mêmes de leur formation et du règlement ; beaucoup d'entre eux, s'ils étaient libres, seraient favorables au breton. La pièce n'a pas le refrain que l'on demandait et la versification en est un peu relâchée. Néanmoins elle est bien écrite dans une langue correcte. Malheureusement on ne pourrait guère la publier à cause de ce ton un peu âpre contre les instituteurs. Voici l'une des strophes :

*Ar babored a vez torc'hus
Bet d'ezo o C. A. P.
Brema en em gavont eurus
E Treger hag e Kerne.*

*O klask dispenn e Breiz-Izel
Labour an tad hag ar vamm
A zesk gand aked d'o bugel
Hor yez koz yaoc'h ha dinam.*

F. VALLÉE.

Le *Quotidien* du 22 Mars 1925 publiait l'entrefilet suivant :

LA LANGUE D'OC A L'ÉCOLE

Nous avons signalé (2 octobre 1923) la création de la ligue pour la langue d'oc à l'école. M. Ducos, dans son rapport du budget pour 1925, la mentionne avec éloges : « Non seulement il ne faut pas proscrire le patois, écrit-il, mais encore il y a intérêt à le faire servir à l'enseignement du français. Ce prétendu patois est en réalité la survivance de la langue des troubadours ». Jaurès avait publié dans ce sens une page éloquente.

M. Jean Brunhes a soutenu la même thèse au récent Congrès de la Fédération régionaliste française.

Enfin, le ministre vient d'autoriser l'organisation, dans les établissements d'enseignement secondaire et dans les écoles normales du Midi de la France, de conférences sur la langue d'oc.

Les adhésions à la Ligue sont reçues sans frais par M. Bonnafous, professeur-adjoint au lycée Henri-IV, Paris (5^e), qui fournit en réponse tous les renseignements désirés.

NÉCROLOGIE

Yves PICARD

Le 10 avril, jour du vendredi saint, s'éteignait à Rennes un des meilleurs ouvriers de la cause bretonne : Yves PICARD.

Je le connaissais à peine avant qu'il ne vint ici, à Saint-Brieuc, comme professeur d'Histoire au Lycée, au début de la guerre. Dès ce moment, il fut pour moi le meilleur et le plus fidèle des amis. Un exil de plusieurs années en Normandie avait ravivé en lui le culte de la Bretagne et il se promit, en arrivant à Saint-Brieuc, de lui consacrer tout le temps que lui laisserait ses occupations professionnelles.

Avec une patience et une persévérance inlassables, il apprit le breton qu'il avait toujours aimé à parler mais qu'il ne savait pas écrire. Puis, dès qu'il fut maître du vocabulaire littéraire et de la grammaire, ce fut une production assidue jusqu'aux derniers mois de sa longue maladie. Il devint un des meilleurs collaborateurs de *Kroaz ar Vretoned*. Pendant la guerre il écrivit pour elle une foule de poèmes de circonstance qui allaient toutes les semaines reconforter au front nos compatriotes. Ce fut la matière de son premier livre *Kanaouennou Brezel*.

Bien que le moment ne fût guère favorable à l'inspiration bretonne, on trouve déjà dans ce premier recueil des poésies toutes imprégnées de sentiment celtique, tel *Kimiad ar zoudard d'e varc'h Laou* (adieux touchants d'un soldat breton à son cheval). Cela rappelle les adieux de Columcille mourant à son vieux cheval, que M. Dottin a traduits dans ses « *Littératures Celtiques* ». Par suite de sa sensibilité bretonne, PICARD se rencontrait, sans le savoir, avec l'auteur de la Légende irlandaise.

Dans les recueils qui ont suivi : *E Menez Arre*, *E skeud roc'h Trevezel*, le talent de PICARD s'est exercé sur une matière bien bretonne où ses dons d'observateur et son amour ardent, presque exclusif, de son coin de Cornouaille, l'a supérieurement servi. Aussi ses descriptions de la montagne, ses scènes de la vie paysanne, ses tableaux des petits métiers, des animaux de la ferme, des travaux des champs, tout cela est-il rendu par lui de main de maître.

Ces petites pièces sont relevées — et c'est là encore un trait bien celtique — par un souci constant d'allier à la description matérielle l'idée morale, de faire des rapprochements entre ce monde et le monde de l'au delà, de tirer du spectacle des choses et des hommes des leçons de fidélité au sol et à la tradition, de courage et d'espérance.

Aussi l'œuvre de PICARD a-t-elle une grande vertu éducatrice. Les jeunes générations y trouveraient à la fois de beaux modèles et de belles leçons. Il serait à souhaiter qu'un choix de ses poésies figurât dans toutes les bibliothèques scolaires de Bretagne. Ce serait d'autant plus facile que PICARD a su se garder de l'erreur dans laquelle est tombé notre grand Bleimor lui-même quand il a écrit son livre admirable dans le sous-dialecte de l'île de Groix. Notre ami, au contraire, même dans ses œuvres les plus particularistes, n'a jamais usé d'un patois local. Il a adopté sans restriction le breton littéraire dont la tradition est continuée depuis Le Gonidec par une élite d'écrivains soucieux de doter la Bretagne d'une littérature celtique accessible à tous les Bretons cultivés.

PICARD a encore donné l'exemple en recueillant nos contes populaires, non pas comme l'avait fait Luzel, en français pour les érudits, mais en breton pour nos écrivains qui y puiseront des matériaux d'un haut intérêt. « Il y a, comme l'écrivait récemment l'éminent folkloriste Gédéon Huet, dans ces récits transmis oralement depuis des siècles et des siècles, des trésors d'art et d'inspiration pour ceux qui sauront y avoir recours et les apprécier. » (1).

La mort de PICARD, qui a voulu reposer au village natal, dans un coin perdu de la Cornouaille, a passé trop inaperçue. Je demande que tous les patriotes s'unissent pour honorer sa mémoire en élevant sur sa tombe la croix celtique qu'il rêvait :

*Savit hepken warnomp eur groazig keltiek
Benet e mein ar Vro en eur roc'h kantloa:iek.*

F. V.

SOUSCRIPTION

POUR

La Croix Celtique d'Yves PICARD

F. VALLÉE, président de la section de Langue bretonne d'Unvaniez Arvor.	100 »
J. CHOLEAU, président d'Unvaniez Arvor.	20 »
Un petit « Mercelot ».	2 15

(A Suivre)

Adresser les souscriptions aux bureaux du « Réveil Breton ».

(1) Gédéon HUET, *Les Contes Populaires*, Paris, Flammarion, 1925.

BIBLIOGRAPHIE

MANUEL POUR L'ETUDE DU FRANÇAIS PAR LES BRETONS par M. Ernault (1)

Ainsi que nous l'avons mentionné dans notre précédent "Réveil" (Rapport de M. Vallée sur la situation du breton), notre éminent ami M. Dottin, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes, avait résolu, après la guerre, de tenter un effort pour faire lever l'injuste proscription qui pèse sur la langue bretonne dans l'Enseignement primaire. Il fut activement secondé par M. Launay, inspecteur d'Académie. M. Launay se rendit compte des avantages que l'enseignement du français pourrait retirer d'une méthode de comparaison des deux langues judicieusement appliquée. D'autre part, les instituteurs consultés entrèrent dans ces vues. Ils fournirent des rapports très documentés sur les difficultés spéciales que rencontre l'enseignement du français en milieu bretonnant; ils indiquaient les améliorations qu'il conviendrait d'appliquer aux méthodes courantes pour les adapter à ce milieu.

C'est en s'inspirant à la fois des directives de MM. Dottin et Launay et des observations pratiques de nos instituteurs que M. Ernault mit sur pied son « Manuel ». Il y a noté d'une façon claire et précise les principales divergences des deux langues, divergences qui entravent les explications du maître lorsqu'il ne les a pas suffisamment reconnues et comprises et qui opposent aux progrès de l'élève auquel on ne les a pas expliquées comme autant de pierres d'achoppement. Au lieu d'acquiescer un français correct, le petit Breton est amené à faire une confusion barbare des deux parlars en un langage incorrect et d'un mélange amer, suivant le mot de Brizeux.

M. Ernault a justement opposé dans son épigraphe à ce résultat de la proscription du breton le bénéfice que l'on serait en droit d'attendre d'une méthode à la fois plus juste et plus rationnelle basée sur la comparaison :

*Komzomp ha skrivomp holl e Breiz
Brezoneg yac'h ha galleg reiz.*

Nous recommandons chaleureusement le livre de M. Ernault, non seulement aux membres de l'Enseignement, mais à tous ceux qui s'intéressent à l'étude de la langue bretonne, car, s'il permet de passer du breton au français, il aidera également les étudiants en langue bretonne à passer du français au breton.

Espérons que le succès du « Manuel » fera lever le veto de M. Gérard-Varet. Il est d'autant moins justifié que le provençal est admis actuellement dans l'Enseignement tant primaire que secondaire et que le basque, dont la situation vis-à-vis du français est la même que celle du breton, a déjà trois « Manuels » du même genre dont l'un fait par un inspecteur.

(1) Un volume cartonné, en vente chez M. Vallée, secrétaire de l'Académie Bretonne, 23, rue Saint-Benoist, Saint-Brieuc, au prix de F. 3,50.

AUX ÉCRIVAINS DE LANGUE BRETONNE

Notre appel n'a pas été entendu. N'y a-t-il plus de bardes en Bretagne ? et notre chronique trimestrielle linguistique devra-t-elle être rédigée uniquement en langue française ?

LA BRETAGNE AGRICOLE

Les Agriculteurs étrangers dans les Exploitations agricoles bretonnes EN 1922

Finistère. — Néant.

Ille-et-Vilaine. — La surface inculte s'étend à 32.000 hectares ; la surface cultivée à 613.000 (terres labourables, 443.100 ; prairies naturelles et herbages, 111.600 ; jardins, 10.800 ; bois et forêts, 42.000).

Surface cultivée par des étrangers : En propriété, 61 hectares ; en fermage ou métayage, 127 hectares. Total : 188 hectares.

Anglais : 5 propriétaires ; Belges : 1 propriétaire, 10 locataires ; Suisse : 1 propriétaire. Au total : 17, dont 7 propriétaires et 10 locataires.

Loire-Inférieure. — La culture se décompose de la façon suivante : terres labourables, 370.475 hectares ; prés naturels, 108.826 hectares ; herbages, 19.315 hectares ; pâturages et pacages, 36.424 hectares ; vignes, 23.653 hectares ; cultures maraichères, 4.673 hectares ; oseraies, cultures arbustives, 6.879 hectares ; bois et forêts, 33.570 hectares ; landes et terres incultes, 17.130 hectares.

Surface cultivée par des étrangers : En propriété, 160 hectares ; en fermage ou métayage, 2 hectares.

Anglais : 1 propriétaire ; Belges : 1 propriétaire, 1 locataire ; Espagnols : 1 propriétaire ; Suisses : 1 propriétaire. Au total : 5, dont 4 propriétaires et 1 locataire.

Côtes-du-Nord. — Néant.

(A suivre)

Le lecteur trouvera dans l'ouvrage de M. JEAN CHOLEAU : *l'Expansion Bretonne au XX^e siècle*, un chapitre consacré aux étrangers en Bretagne que les renseignements ci-dessus complètent.

Les Déportations Bretonnes dans le Sud-Ouest

Nous avons eu occasion de signaler l'échec des tentatives de colonisation, à l'aide de fermiers bretons, des terres désertiques du sud-ouest. Nous avons d'ailleurs, et dès le début de cette tentative officielle, contraire à tous les mouvements naturels des émigrations bretonnes, mis nos compatriotes en garde. Heureux furent ceux qui nous écoutèrent alors.

Nos craintes sont confirmées par ceux-là mêmes qui furent les victimes de cet exode.

Dans le « *Bulletin de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Lorient* », M. Desjacques décrit l'état de ces pays d'outre-Loire et il dit : « Dans ce beau pays de la Guyenne et de la Gascogne, la théorie du fils unique a donné des résultats lamentables. »

« Le suicide de la race est complet. Des familles bretonnes étaient parties dans ces régions ensoleillées, mais plusieurs de ces tentatives n'ont pas réussi. Le Breton se trouvait dépaysé et étranger, maladroît pour cette culture de vignobles à laquelle il n'était nullement préparé. »

« En ce moment, ce sont des familles italiennes de 6, 10, 15 enfants qui viennent visiter, étudier le terrain, et grâce à une organisation de crédit agricole achètent à des prix avantageux. »

Complétons les renseignements donnés par M. Desjacques par ceux qui suivent, fournis par les « *Informations sociales de Bureau international du Travail* ».

D'après l'office de placement du Gers, environ 1.800 agriculteurs italiens auraient été introduits dans ce département. D'après d'autres renseignements, une église italienne a déjà été inaugurée dans le Gers et une banque italienne ouverte. Dans le Lot-et-Garonne, se seraient installées 300 familles italiennes, soit environ deux mille personnes qui ont acquis et mis en culture environ 25.000 hectares.

Cette colonisation italienne est bien celle que nous avons préconisé pour les campagnes au sud de la Loire, avec la colonisation espagnole.

Il serait bon que des renseignements aussi précis que ceux qui concernent les familles italiennes nous soient fournis par les promoteurs des émigrations bretonnes, sur la situation présente des familles bretonnes qui ont échoué dans leurs tentatives, sur ce qui a été fait par le clergé breton et le clergé gascon pour nos compatriotes. (1)

Presse Agricole. — L'union régionale des Syndicats d'Ille-et-Vilaine vient de lancer son nouveau journal, *l'Union Agricole*. Abonnements : syndiqués, 5 fr. ; ouvriers et domestiques agricoles, 3 fr. 50.

LA BRETAGNE ÉCONOMIQUE

LES PORTS BRETONS

BREST. — La Chambre de Commerce insiste sur l'urgence de l'amélioration du port et demande que soit adopté dans le plus bref délai le programme des travaux du quai en eau profonde, pour qu'il soit possible de mettre ces travaux en adjudication dans le courant de l'année.

(1) Sur les déportations bretonnes dans le sud-ouest, lire : Jean Choleau « *l'Expansion bretonne au XX^e siècle* », 1 volume in-8 avec cartes et graphiques. Aux bureaux du « *Nouvel* » et « *l'Union agricole et maritime* », collection des années 1923-1924.

LORIENT, port charbonnier. — Une conférence sur « Lorient, port charbonnier » vient d'être donnée par M. C. Robert-Muller, au Collège libre des Sciences sociales.

Le port de commerce comprend, non seulement l'ancien bassin à flot où peuvent entrer des bateaux de 1.300 tonnes, mais le nouveau port en eau profonde de Kergroise, où les bateaux du plus fort tonnage peuvent accoster à toute heure. La principale maison de charbon de Lorient y a porté ses installations; le réseau d'Orléans y opère ses déchargements.

Parmi les consommateurs entre lesquels se répartit l'importation annuelle d'environ 220.000 tonnes, le chalutage en absorbe près du tiers. Un grand chalutier (il y en a trente-trois grands et dix petits) consomme environ 6 à 8 tonnes de charbon par 24 heures. Le nouveau port de pêche de Kéroman, qui va être ouvert cette année, accroîtra encore l'importance de cette industrie.

NANTES. — La Chambre de Commerce, sur rapport de M. Painvin, a décidé d'établir un programme financier d'ensemble en vue de faire face aux dépassements des travaux d'amélioration du port de Nantes et de la Loire.

Elle s'est élevée contre le projet gouvernemental relatif à la nomination du personnel directeur des chemins de fer.

Sur rapport de M. Paul Pergeline, il a été émis plusieurs vœux tendant à améliorer le régime des transports de marchandises par chemin de fer.

BIBLIOGRAPHIE

Le Problème de la terre dans l'économie nationale. — Ce volume réunit les leçons et conférences consacrées à ce sujet, au cours de la Semaine Sociale de Rennes de l'an dernier.

On sait que le dessein du corps professoral de la Semaine consistait à étudier dans quelle mesure le travail de la terre et celui de l'industrie, ces deux sources de richesse, ont besoin l'une de l'autre, comment et par quoi elles s'influencent, quelles sont les doctrines et les tendances qui nuisent à leur rapprochement; enfin, à quelles conditions leurs forces associées peuvent le mieux servir le bien général.

(Le compte rendu de la Semaine Sociale de Rennes est en vente, au prix de 12 fr. 50, à Paris : chez Gabalda, 90, rue Bonaparte (VI^e)).

LA BRETAGNE HISTORIQUE

BIBLIOGRAPHIE

Abbé BOSSARD. — *TINTÉNIAC, essai de monographie paroissiale et communale.* - Rennes, Plihon, 1921, in-12, 258 pages.

Les monographies communales si utiles et trop peu nombreuses en Bretagne, particulièrement en Ile-et-Vilaine, ont souvent le défaut

d'être incomplètes : l'auteur suivant ses goûts ou ses aptitudes n'étudie que l'histoire religieuse ou l'histoire généalogique, ou les événements de la Révolution. M. l'abbé Bossard n'a négligé aucun des aspects de l'histoire de Tinténiac, berceau d'une des plus anciennes familles de Bretagne, siège du plus important prieuré de l'abbaye de Saint-Georges de Rennes, église-mère de cinq ou six trèves qui sont devenues des paroisses et des communes, enfin centre judiciaire et commercial assez important. L'auteur a voulu écrire un livre susceptible d'être lu et compris par des personnes médiocrement instruites : aussi a-t-il consacré à des commentaires ou à des explications des pages que les lecteurs plus instruits jugeront superflues.

Cependant les érudits trouveront souvent profit à consulter ce volume : de bonnes tables alphabétiques — chose rare dans nos ouvrages provinciaux — rendent les recherches faciles.

(Des *Annales de Bretagne*, sous la signature H. B. R.)

LA BRETAGNE ÉMIGRÉE

LES BRETONS D'ANJOU

Sur l'initiative du docteur Loïc Henry, président, et de son actif secrétaire, notre ami Racapé, rédacteur en chef de *l'Ouest*, une Amicale des « Bretons en Anjou » s'est récemment constituée.

A son banquet d'inauguration, on remarquait : le docteur L. Henry, qui présidait; MM. Marchand, vice-président; Racapé, secrétaire; Trébert, trésorier; Deshayes, Lachuier, Le Moy, Lecorvaisier, du Comité; Mme et M. Cornec; Mme et M. Grasland; MM. H. et G. Joussaume; Burgot, Cauville fils; Moisan; Le Diberder; Clech; Bafoil; Gallier; Turban; Bourdin; Lardet, de Tinténiac; docteur Potel; Gouzerh; du Fraval; Kerautret; Le Lous; Le Menn; Morin, Perron, etc.

Une Association d'Étudiants Bretons à Paris

« Il est formé, à Paris, une Association des Étudiants bretons, dont le but est d'assurer à ses membres une entraide matérielle, morale et professionnelle et de créer pour eux un foyer de culture et de vie bretonne.

» Renseignements et adhésions : M. Xavier Cozanel, 35, rue du Banquier, Paris, 13^e ».

Bibliographie. — *L'Expansion bretonne au XX^e siècle*, par JEAN CHOLEAU, édition de la F. R. B. 1922. En vente au siège de la F. R. B. à VITRÉ, franco 16 francs.

QUELQUES OPINIONS (suite) III-REVUES

De la "REVUE HISTORIQUE" Mars-Avril 1925. — Etude documentaire très soignée sur le mouvement de la population dans les départements armoricains, natalité et mortalité, migrations intérieures en Bretagne, émigration bretonne en France et hors de France, (émigration temporaire ou permanente), notamment au Canada. Nous n'avons pas à discuter les conclusions pratiques de l'auteur. Ce qui importe à l'historien, ce sont les résultats : le nombre des Bretons recensés à Paris de 88.000 en 1891 passe à 119.000 en 1901 ; il y a une sorte d'invasion pacifique des Bretons en Normandie depuis le milieu du XIX^e siècle ; la seule ville du Havre en renfermerait de 35 à 40.000 ; même mouvement vers les départements qui forment la bordure orientale du massif armoricain. Echec des tentatives de transplantation en Gascogne et dans l'Afrique du Nord ».

H. R.

Chronique des Pays Celtiques

James STEPHENS

Romancier Irlandais

Aux *Nouvelles Littéraires*, Simone Téry publie de temps à autre des silhouettes d'écrivains étrangers. Elle s'est attachée surtout aux écrivains Irlandais qu'elle connaît parfaitement de même que l'Irlande elle-même lui est familière. De son étude sur le romancier James Stephens, nous extrayons les lignes suivantes :

Il n'y a pas de vieillesse dans l'esprit de James Stephens, et c'est la clef de son génie. James Stephens est comme un petit enfant très sage qui regarde le monde.

Il a bien du mérite d'avoir gardé cette enfance et cette sagesse, car la vie ne lui fut pas tendre. Pendant des années, il connut la misère comme on peut la connaître en Irlande, pendant des années il ne fut qu'un obscur petit employé. Mais du jour où il rencontra l'ami qu'est A. E., il fut sauvé. Il publia quelques livres de vers : *Insurrections*, son premier, en 1909, puis des romans : *La Fille de la Femme de Ménage* et *le Pot d'Or* en 1912, *Voici des Dames*, en 1913, les *Demi-Dieux* en 1914, *Seumas Beg* en 1915, *Devivre* en 1923, et son génie naît et familier, accessible aux plus simples esprits, fit bientôt de lui le plus populaire des écrivains irlandais.

C'est peut-être parce qu'il n'a jamais subi l'influence desséchante d'une éducation scolaire, parce qu'il n'a été qu'à l'école de la vie, que James Stephens a pu rester si purement lui-même, qu'il a pu garder cette fraîche et charmante spontanéité des premiers âges, ignorante de toutes les conventions sociales et humaines.

Et, comme les primitifs qui expliquent par des causes merveilleuses ce qu'ils ne comprennent pas, et puis croient naïvement à leurs imaginations, James Stephens entre de plain-pied dans les fables qu'il se raconte et dans celles que sa race lui apporte, et il parle avec autant de naturel et de précision de l'âne du rétameur et des *lepreux* de Cort na Cloca Mora. Comme si la nature n'était pas encore assez pullulante d'oiseaux, d'insectes et de toutes les bêtes animées, il la peuple aussi de toutes sortes d'êtres surnaturels. Les mêmes yeux qui voient les lièvres, les buissons, les pins et les collines, voient de la même façon les lutins, les fées, les anges, les dieux qui autrefois habitaient l'Irlande, et ces esprits, gracieux ou cocasses, il nous décrit leur forme et leur vie aussi minutieusement que celle des fermiers et des bergères, des philosophes et des gendarmes. Ils ne vivent pas parallèlement et dans deux mondes différents, mais côte à côte, croisant et mêlant leurs vies, se poursuivant, se jouant des tours, se vengeant et se réconciliant avec la plus aimable fantaisie, dansant pour notre joie une effarante et ironique sarabande. Et ses hommes sont souvent de si drôles d'individus, et ses gnomes et ses anges sont des esprits pénétrés de tant d'humanité, qu'on ne sait bientôt plus très bien où on en est, et qui est le plus raisonnable ou le plus saugrenu, des hommes ou des lutins.

C'est dire qu'il est essentiellement poète, poète à la manière des enfants et des peuples jeunes. Il n'aime pas la nature en esthète, comme un beau spectacle que l'on admire avec discernement, mais il vient à elle avec tout son corps, avec tous ses sens. Il se roule dans son herbe, il se baigne dans ses ruisseaux, il escalade ses collines, il dégingole ses pentes, il laisse entrer en lui tous les parfums de la terre. Et comme il l'aime de tout près, comme il joue avec elle, elle perd son air froid et distant, elle s'anime pour lui, elle est toute vivante d'intentions et de sentiments, elle est riante et capricieuse comme une camarade, tendre et secourable comme une mère. C'est peut-être ce panthéisme ingénu qui donne à la poésie de James Stephens sa fraîche saveur.

Une nouvelle guilde sociale de prêtres en Irlande. — Le succès de la guilde sociale des prêtres de Dublin a donné l'idée de fonder une guilde similaire à Cork, sous le patronage de l'évêque, Mgr Cohalan. Il s'agit là d'un mouvement remarquable destiné à avoir la plus forte influence sur la paix industrielle et le développement de l'Irlande.

Un dictionnaire de langue Irlandaise. — Les savants de langue celtique ont élaboré un vaste projet. Il s'agit de composer un dictionnaire, d'une ampleur modérée, de la langue irlandaise, ancienne et médiévale. Il n'existe aucun ouvrage de ce genre. Des rédacteurs de différents pays collaboreront à cette œuvre, leurs travaux seront centralisés par le professeur Thurneysen, de Bonn. En même temps, la Société des Textes irlandais a projeté de rééditer le Dictionnaire anglo-irlandais du P. Dincken.

Situation économique. — La situation économique de l'Etat libre d'Irlande s'est encore aggravée pendant le 4^e trimestre de 1924.

L'industrie des lainages qui, seule, avait résisté à la crise, est sérieusement atteinte, et les heures de travail ont été réduites dans tous les établissements.

Le nombre des chômeurs est de plus en plus considérable (19 %) et le gouvernement va demander d'importants crédits pour distribuer des secours et subventions pour l'exécution des grands travaux publics qui permettront de donner de l'ouvrage à une partie de la main-d'œuvre sans emploi.

Les industriels, de leur côté, se plaignent de l'élévation des impôts qui a été de 37 millions de L pour 1924, soit d'environ 11 L par tête d'habitant. Si les impôts ne sont pas réduits, on craint une émigration générale des capitaux en Angleterre où, à l'inverse, les taxes ont été réduites.

Dans l'Ulster, les conditions générales sont demeurées à peu près les mêmes, mais les améliorations prévues ne se sont pas produites. Si certains progrès ont été réalisés dans l'industrie textile, par contre, la dépression s'est accentuée chez les constructeurs de navires et de machines pour l'agriculture.

Le nombre des chômeurs atteint 32.000 et, malgré cela, les cercles officiels et commerciaux restent optimistes.

Durant l'année 1924, 74 bateaux en provenance du Reich sont entrés dans le port de Dublin alors que les entrées venant de France n'ont été que de 32.

Sur ce total de 74 navires, 32 battaient pavillon allemand alors qu'aucun n'était sous pavillon français. Cette indifférence est tout à notre désavantage et notre commerce avec l'Irlande est appelé à en souffrir beaucoup. (D'après *l'Expansion Economique*.)

Les importations de tapis en Irlande. — L'Irlande peut être considérée comme un marché relativement important pour les tapis, surtout pour les tapis lourds genre Axminster et Chenille-Axminster. Dublin et Belfast achètent les tapis de qualité. La province se contente de qualités inférieures.

Les qualités intermédiaires ne se vendent guère. Les tapis légers (moquette, Jacquard, Wilton et Brussel) ont une vente moins courante, à l'exception des tapis d'escalier, qui sont susceptibles d'un placement avantageux.

La clientèle exige les dimensions anglaises. Les dimensions usuelles en France sont invendables en Irlande, les goûts et les habitudes sont les mêmes qu'en Angleterre.

L'industrie du tapis a pris en Irlande un certain développement. Elle est représentée surtout par deux fabriques importantes.

L'industrie linière irlandaise. — On connaît l'importance de cette industrie en Irlande et le rang occupé par Belfast sur le marché mondial des fils et de toiles de lin. Suivant les dernières statistiques, l'Irlande compte actuellement 941.052 broches ordinaires, 20.522 broches à retordre et 37.223 métiers mécaniques, le tout pour le travail du lin.

Il est difficile de se faire une idée de l'importance des capitaux investis dans cette industrie, les bases d'évaluation de toutes choses ayant varié considérablement depuis que la guerre a bouleversé les conditions économiques mondiales. Avant guerre, on pouvait calculer la valeur d'une filature de lin sur la base de L 7 par broche ; pour les tissages de toiles, on pouvait tabler sur un coût approximatif de L 50 par métier.

Le coût par broche est actuellement environ le double de celui d'avant la guerre et l'on ne croit pas qu'il puisse retrouver son niveau d'avant guerre avant longtemps.

Quant à la main d'œuvre employée dans les filatures et tissages de lin de Grande-Bretagne, on l'évalue à 100.475 unités, dont 70.366 pour l'Irlande seule. Il est bien entendu que ces chiffres ne représentent que la main-d'œuvre directement employée dans les filatures et les tissages, et ne comprend pas tous les ouvriers qui vivent de l'industrie du lin, tant ceux qui classent les graines de lin que ceux qui travaillent dans les blanchisseries, les teintureries ou les usines d'apprêt.

Conseils aux Exportateurs. — Les exportateurs continentaux auraient intérêt à faire des efforts sérieux pour s'introduire sur le marché irlandais.

Il est recommandé, non seulement d'écrire en anglais, de pratiquer des prix en sterling, et cif port irlandais, mais encore de faire preuve d'une extrême promptitude dans la correspondance et dans les offres, et, pour un grand nombre d'articles, d'entretenir un stock sur place. De cette façon, il sera obvié, d'une part, au handicap de la distance et à la lenteur des livraisons ; d'autre part, à une certaine méfiance de la clientèle irlandaise pour les articles continentaux, les acheteurs éventuels se trouvant ainsi capables de s'assurer de la qualité des marchandises.

BIBLIOGRAPHIE

Inis Fail (*Bulletin de la Ligue pour l'Indépendance de l'Irlande*). — Publication mensuelle. Rédaction : 19, avenue de Tourville, Paris (7^e). — Un an : 20 francs.

Sommaire du 1^{er} numéro. — Principe : La Direction ; Lettre du président de Valera ; Neuvième anniversaire ; L.-H. Karney-Wolfe Tone et la France ; L'Irlande ne meurt pas ; B^{on} F. de Rosnay ; Le banquet de la Sainte-Patrice ; « L'Inis Fail », sa fondation et ses statuts ; Loi nouvelle contre la trahison et la sédition en Irlande ; Etienne Beuque ; Héros d'Irlande ; B^{on} F. de Rosnay ; En Irlande : Faits et nouvelles ; Pages documentaires ; de l'Etat des pauvres en Irlande, C^{te} de Coux.

AVIS IMPORTANT. — Aux délégués de la F. R. B. près des pays Celtiques. — La chronique des pays celtiques doit être l'œuvre de nos délégués aux pays celtiques. Nous les invitons instamment à nous adresser tous articles, communiqués, coupures, permettant à nos lecteurs de posséder chaque trimestre un aperçu d'ensemble sur le mouvement celtique et la situation particulière littéraire, artistique, économique, de chacun des pays celtiques.

CONGRÈS PANCELTIQUE DE 1925

Sous ce titre, la " Bretagne à Paris " du 20 Juin publie l'entrefilet suivant :

Le Congrès Panceltique annuel aura lieu du 30 juin au 7 juillet à Dublin (Irlande) sous le patronage de la Celtic Association et du Sinn Fein.

La Bretagne est invitée à envoyer des délégués mandatés par les journaux régionalistes et par les diverses Sociétés nationales. Ceux-ci recevront l'hospitalité chez des patriotes irlandais, durant leur séjour. La secrétaire générale est Miss Agnès O'Farrelly, professeur à l'Université de Dublin, qui conféra à Quimper, au Congrès de 1924.

Nous croyons savoir que le « Gorsedd » des Bardes a décidé d'y être représenté.

Nous tenons à déclarer que la " Fédération régionaliste de Bretagne " le " Réveil Breton " n'ont pas reçu d'invitation à ce congrès, et que le « Gorsedd » lui-même n'a pas été invité.

Aux Membres de la F. R. B.

Avis du Trésorier. — Le trésorier, 10, rue du Gaz à LORIENT prie instamment les adhérents de la Fédération de lui régler directement la cotisation de 1925, montant à la somme de 10 francs.

Il rappelle à un certain nombre d'entre eux qu'ils n'ont pu être touchés par nos traites l'an dernier et qu'ainsi il doivent les cotisations de deux années.

Les traites seront majorées de 1,50 pour frais de recouvrement.

SEMAINE BRETONNE DE 1925

La SEMAINE BRETONNE de 1925 se tiendra à VANNES du 19 au 25 SEPTEMBRE prochain.

Le programme détaillé sera envoyé ultérieurement.

Le Savon des Marcheurs J.-B. BONHOMME

est le meilleur des philopodes. — Préviens et guérit Ampoules, Excoriations, Ecorchures. — DÉPÔT PRINCIPAL : BONHOMME, pharmacien à VITRÉ, et toutes pharmacies.

Grands Vins authentiques

Louis MAURANGE

56, Quai des Chartrons, 56 — BORDEAUX

VINS ET SPIRITUEUX

AGENTS demandés

Prière de citer le nom du Réveil Breton en faisant la commande

SEAUX, BROCS, CASSEROLES, LESSIVEUSES — Percés ou fendus Réparés chez soi avec le Ciment

PÉKARA

qui résiste au feu et à l'eau bouillante. La boîte de 125 gr., francs, 2 fr. 50, pour 50 réparations. — Loëz Ar FLOCH, Lanquilis (Finistère).

MANUFACTURE DE TRICOTS ET TISSUS

BONNETERIE
Classique & Fantaisie

Spécialité
DE
TRICOT À L'AIGUILLE

FABRIQUE de BONNETERIE
À VITRÉ
ATELIER À RENNES

EXPORTATION

J.-M. CHOLEAU

VITRÉ

(ILLE-ET-VILAINE)

R. C. 1788

Toiles de Ménage

TOILES FILTRES
POUR
CIDRES - MIELS - CIRS

Droguets chaîne fil

2 et 4 marches

Unis et Croisés

Tissage Mécanique

et à la main

À VITRÉ

Le Gérant : Le Président de la Fédération Régionaliste de Bretagne.

Le Biscuit Keltia

Tout le Monde croque le Biscuit

Keltia

et autres spécialités bretonnes

de la

Biscuiterie Lorientaise

D. TRISTAN

Usine : Rue Marc Pourpe, LORIENT



“ **AUX MEUBLES DU TEMPS PASSÉ** ”

CARIOU, Place du Morbihan, LORIENT

Grand choix de Meubles bretons authentiques

lits clos, vaisseliers, coffres, etc.

Transformation et exécution de meubles bretons sur commande

ON CAUSE BRETON

M. Béghin, Agent Général d'Assurances, n° 20, Boulevard Thiers, SAINT-BRIEUC, demande Agents partout où il n'est pas représenté. Occupation facile et lucrative. Assurances aux prix les plus avantageux.

J. LE PÉVÉDIC Mécanicien, à GRAND-CHAMP (Morbihan), Machines Agricoles en tous Genres, Faucheuses, Ecrèmeuses, Batteuses, Charrues, Herses, Coupe-Racines, etc., etc.

CIDRES EXTRA Crû renommé, pommes choisies et triées. Fabrication soignée. Propreté rigoureuse. Cidres spéciaux pour personnes suivant un régime.

L. HERRIEU, Propriétaire-récoltant, Kerneue, St-CARADEC-HENNEBONT (Morbihan).

DIHUNAMB est paru. Abonnements, 10, rue du Gaz LORIENT. Bretagne : 5 fr. ; France : 6 fr. ; Etranger : 7 francs.

Les bureaux de “ *Dihunamb* ” procurent tous les livres Bretons.

Directeurs : André MELLAC et Loeiz HERRIEU.